

# Basilic

GAZETTE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER  
septembre 2002 **N° 12** Parution ponctuelle & gratuite

## "Aucun artiste ne tolère la réalité"

Nietzsche

J'écris ces mots entre deux orages. L'août est sur le point de basculer. C'est la rentrée, ils disent. Partout: Télé, radio, journaux. C'est la rentrée, et je les vois sortir! Déverser livre sur livre: plus de 400 romans dit-on, on ne compte pas les essais, ni le reste... C'est si peu, certes! Ce pourrait être la poésie? Serrée, pliée, tassée... Bah! On n'en parlera pas. Elle le sait. Et, battant noir, elle pourrait même respirer là son air le plus pur. Celui du vide.

Nous autres rentrons. Essayons de rentrer. De reprendre pied. Cela exige silence, celui qui accompagne inquiétudes, réflexions avant décisions.

Nous rentrons comme d'autres, nos amis du Minervoise par exemple, Luc Lapeyre et ses vins de L'Amourier, rentrent la vendange, un œil en terre, l'autre au ciel.

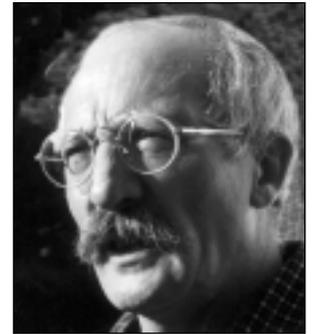
Je nous vois Bernadette Griot, Raphaël Monticelli, Martin Miguel, Yves Ughes et moi-même, autour de Jean Princivalle, à essayer d'imaginer l'année à venir pour non pas cette petite maison d'édition, ni même cette petite fabrique d'écriture, comme l'écrivait il y a longtemps de cela quelque part Emmanuel Hocquard, mais pour notre chantier – Et là je pense à notre ami Serge Bonnery et à son site Chantier.org – de textes inclassables, toujours entre prose et poésie. Pour notre comptoir, dirait Yves Ughes, ce lieu de commerce certes – Et comme cela nous fait souci! – mais aussi de rencontres, d'échanges, entre deux coups de gueule et deux coups à boire où l'amitié serait cet autre nom de la littérature quand elle se pense comme question.

Je nous vois décidés à tenir le pari, malgré

l'indifférence ou les lenteurs coupables des institutions, des trois numéros annuels de notre Basilic, sur huit pages, tiré et distribué gratuitement à 1500 exemplaires sur tout l'hexagone et au-delà.

Celui de notre fête du Basilic le premier samedi de juin – Ce sera le 7 en 2003! – avec pour invité le président d'honneur de notre Association: Michel Butor.

Celui de nos lectures publiques – nous



EXP: Amis de L'Amourier, 223 Rte du col Saint Roch, F-06390 Coaraze



voudrions les multiplier, les diversifier –; de nos signatures; de notre présence sur divers festivals du livre. Bientôt à Mouans-sartoux, les 4, 5 et 6 octobre où nous vous attendons nombreux autour de nos auteurs: Olympia Alberti, Juliette Jolivet, Marcel Alocco, Patrick Joquel, Jean-Jacques Laurent, Raphaël Monticelli, C.J. Sandher, M.C. Raygot, Yves Ughes... Contre les bruits, le tohu-bohu qui entoure les livres de septembre, je n'ai pas élevé la voix. On aurait pu me croire en colère! Et du côté du ressentiment. Aux bruits de tous ordres: médiatiques, journalistiques, commerciaux je propose d'opposer le murmure obstiné. Et cette présence des lichens! Quoiqu'il arrive! Non la provocation, tout juste la citation. Cet écart infime à partir du bout du pied. Là où tout commence.

## Sommaire

- P.1 Éditorial
- P.2 Entretien Alain Freixe, Marcel Alocco
- P.3 Dernières parutions des éditions L'Amourier
- P.4 Suite de l'entretien AF/MA
- P.5 Suite de l'entretien AF/MA
- P.6 Notes de lecture:  
*L'autre côté du monde* d'Olympia Alberti  
*Tandis qu'il serait sans parfum* de Ludovic Bablon
- P.6 De la toile et quoi d'autre?  
*J-M Maulpoix et Cie*
- P.8 À quelques mots d'ici:  
*Éditions Tarabuste*  
Fête des Amoureux

Les visuels ponctuant ce numéro 12 sont de Max Charvolen (Mise à plat de l'escalier de Vallauris 1999-2000)

Alain Freixe septembre 2002

## “ Qui sait l’aube attendre ”

ENTRETIEN

Alain Freixe et Marcel Allocco

Homme des bords, Marcel Allocco est aussi celui des débordements. Il a toujours aimé en contrebandier savant tutoyer les frontières.

D’abord écrivain et poète – Revue *Identités* qu’il créa et anima entre 1962 et 1966 –, il s’installa ensuite dans le milieu des années soixante comme peintre, “ faisant passer dans la peinture les problèmes qu’il se posait dans l’écriture ” selon Raphaël Monticelli. Il s’imposera ensuite comme le peintre des “ fragments du patchwork ”, soit celui de fragments diversement colorés et couturés, lieu mouvant de toutes les remises en question. Puis ce sera à partir de 1995 le début de son travail sur les cheveux : tissages et nouages. Le 1<sup>er</sup> décembre 1999, il considérera terminé son travail créatif. Il se consacrera alors à l’écriture.

Rappelons aux éditions de l’Ormaie *La promenade niçoise* en 1999 et *La musique de la vie* (poèmes 1997-2000) en 2002.

Marcel Allocco reste à mes yeux l’homme du fragment. Des fragments. Archipels d’îles. Traversée illimitée. Impair, passe et manque. Jeu tragique d’un qui cherche toujours à être là où on ne l’attend pas. Un passant : “ Je marche. Je pense. ”, écrit-il dans ce *Laërte ou la confusion des temps* que viennent de publier dans la collection Thoth les éditions de l’Amourier.

Alain Freixe : On marche beaucoup dans ce livre, Marcel, “ à pas vifs ” ou “ en rond ”, “ dans sa tête ” ou “ sur les mots ”, “ sur les lignes d’encre qui tracent un chemin ” et toujours “ sur un sentier qui n’existait pas ”. On marche. On ne peut pas ne pas continuer à avancer. À chercher l’issue. On tombe. On se heurte. “ La nuit gagne ”. On se relève. Essoufflés, on repart. Un pas après l’autre. Déhanchés. Comme si à toujours se jeter à l’écart force nous était faite de claudiquer. Car c’est bien cela qui caractérise la marche dont tu parles ; obstination et boiterie : “ Laërte, Pénélope, Homère... ou Mozart (...) tous boiteux à y bien regarder : l’un du pied, l’autre de la tête ”, Œdipe aux pieds enflés aussi, et Héphaïstos... Allocco ?

Marcel Allocco : “ C’est maintenant l’heure de ta mort,

Laërte ”. Dès la première page l’inéluctable est posé. Tout va se passer dans la tête de Laërte, un Laërte mythique et double, père de Ulysse et homme d’aujourd’hui. L’ouverture dit qu’il s’agit dans “ le fragment de puzzle toujours recommencé... de constituer à l’intérieur de l’Histoire son mince parcours très intime ”. Je tourne dans mon “ je ”, Laërte tourne dans son “ il ”. Que Ithaque soit une île, et une île en Méditerranée n’est pas indifférent. *La promenade niçoise* était déjà une marche du port au port, autour du Vieux-Nice vu comme une île entre Paillon et Méditerranée. Un poète occitan, Yves Rouquette, titrait un recueil de poèmes : *Lo poeta es una vaca*. Belle image de l’écriture ruminant, et cent fois sur le métier retisser le même fil...

En quelques secondes Laërte fait le bilan d’une vie. Si ténue soit-elle, le travail est complexe. On boite les mots, la mémoire cahote, et s’il ne reste plus rien à perdre que l’image de soi, peut-on visionner son film de vie sans baisser les yeux, sans se remettre en jeu ? “ ... parce qu’il est temps encore de changer le décor de soi. ” Il est toujours déjà temps pour Allocco aussi.

Alain Freixe : Ce roman – puisque c’est ainsi que tu désignes ce texte dans le catalogue Allocco – *Itinéraire 1952-2002*, publié par les éditions de l’Ormaie à l’occasion de ton exposition de juin dernier au château de Carros – s’intitule donc *Laërte ou la confusion des temps*. À prononcer ce nom on est immédiatement renvoyé à Homère, à la Grèce, ce pays de la parole, des pierres et du bleu, pays de la Méditerranée des origines. Pourquoi Laërte, père d’Ulysse, homme sans exploit, dont Homère a fait un “ roi déchu ” s’est-il imposé à toi ? Nous ressemblerait-il plus à tes yeux que l’homme aux-mille-tours, le polytrophe qui se tourne et retourne en tous sens ?

Marcel Allocco : De Laërte l’Odyssée ne nous dit guère. Pourquoi n’est-il pas roi ? Les hellénistes indiquent que ne pouvaient régner les inaptes à la guerre, handicapés ou ayant fui... Laërte participe au combat

final où trois ou quatre hommes exterminent les nombreux prétendants. J’imagine qu’il a connu la vie militaire, sans l’aimer. Une blessure l’a écarté du pouvoir, sans regret. Il n’a pas éduqué son fils en soldat : Ulysse feint d’abord la folie pour échapper à la guerre... La blessure qui fait boiter Laërte est autant dans la tête qu’au pied. Quand Ulysse revient, Laërte cultive son jardin. Aurait-il lu Voltaire ? Et Montaigne, Proust, Henry Miller et Henri Michaux et, à si bien me connaître, par-dessus mon épaule, mes “ cahiers ” ? Il vit modestement, à l’écart. Laërte, lucide témoin, a vécu et vu, mais on ne lui a jamais donné la parole, et c’est l’absent, l’incertain et multiple Homère qu’on écoute.



## ■ LENTE LUMIÈRE

Gilles Lades

Recueil de poésie, dans la collection *Grammages* qui s'applique à cerner au plus près une expérience d'assèchement, d'abandon, d'absence, de douleur abrasive et désespérante, avant de traduire le passage de la perte à un flux intérieur partiellement restauré. Cette inversion positive est liée à une attente anxieuse de la lumière et à son progrès salvateur, d'où le titre d'ensemble.

Frontispice de Patrick Lanneau

ISBN 2-911718-72-0 – (64 pages, Format : 17 x 23 cm) – Prix public : 19 €

## ■ MONSIEUR LE CURÉ

Jean-Luc Coudray



Sous le soleil de Monsieur le Curé, s'opposant aux forces de la nuit et aux sentences séculières, la vie se fait charnelle et savoureuse.

Cet humble prêtre a perçu d'emblée que *la pire tentation d'un homme de Dieu n'est pas la gourmandise, ni encore moins le sexe, mais le désespoir*. Partant de cette leçon de vie, il lui faut s'accommoder des préceptes divins ou supposés tels. C'est au langage à trouver les voies de l'arrangement. Le bonheur sourit à ceux qui savent disputer et manier la langue. Ainsi naît une écriture de la jubilation.

ISBN 2-911718-84-4 – (82 pages, Format : 10 x 20 cm) – Prix public : 11,00 €

## ■ TANDIS QU'IL SERAIT SANS PARFUM

Ludovic Bablon



Ici l'Annonciation se vit à rebours.

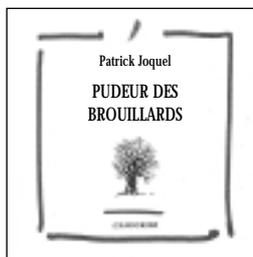
Que Jésus se présente devant les maisons, qu'il s'installe à l'hôtel ou erre sur les places, personne ne Le voit.

Dans cet *Évangile final* dicté par la colère, Jésus solde, Il ferme tout, l'Enfer et le Paradis. Il en profite pour boucher l'horizon. Mais face au vide l'être demeure, même flottant et chancelant il se doit d'avancer dans l'espace creusé. Ainsi prennent forme les autres textes de ce recueil : *Apaisante et consolatrice, Huit proses tristes, Lettre au Seigneur de mon angoisse, Écrit du monde flottant*.

ISBN 2-911718-85-2 – (134 pages, Format : 10 x 20 cm) – Prix public : 15,00 €

## ■ ■ PUDEUR DES BROUILLARDS

Patrick Joquel



C'est le poème d'un marcheur étonné d'errer sur d'anciens fonds marins entre 2000 et 3000 mètres. Granits, dalles polies, crêtes frontalières.

Étonné d'être ainsi ramené à soi, à ces souvenirs qui n'attendent que le mot juste pour être comme tirés de leur gangue charnelle.

Le poème ne dit pas la vérité, tout au plus s'efforce-t-il à ne pas trahir son empreinte imparfaite, lacunaire... Ces traces sur les pierres... Car *seules les traces font rêver* nous disait René Char.

ISBN 2-911718-83-6 – (84 pages, Format : 14 x 15 cm) – Prix public : 10,50 €

## ■ ■ PAS UNE SEMAINE SANS MADAME

Alain Freixe et Raphaël Monticelli



La présence est. S'impose. Coup de vent, elle défait. Dérange. Déroute. On a beau faire, on ne maîtrise plus rien. Alain Freixe, Raphaël Monticelli et Jean-Jacques Laurent l'appellent Madame. Ils disent sa danse masquée le temps d'une passe, entre deux étoffes, deux froissements, deux plis.

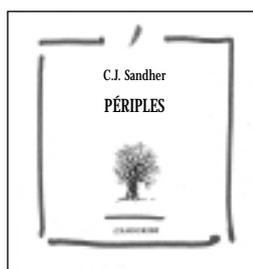
La douceur et la fraîcheur de son émergence. Ce sourire sur le monde. Malgré tout ce que nous savons de son cours.

Accompagné de 12 dessins de J.J. Laurent

ISBN 2-911718-86-0 – (90 pages, Format : 14 x 15 cm) – Prix public : 11,00 €

## ■ ■ PÉRIPLÉS

C.J. Sandher



160 textes de 18 lignes portant comme titre le nom du lieu auquel le texte se rapporte. Ainsi s'égrènent cent soixante villes et pays. Une fois saisis, ils s'offrent comme autant d'entrées dans le temps et l'espace. On évolue ici dans le tumulte des conquêtes, dans la fêlure des êtres et la fracture des éléments. Dans le chaos cultivé par les hommes, le lecteur se fraie des chemins, avançant ainsi dans l'élaboration d'un monde en recomposition.

ISBN 2-911718-82-8 – (170 pages, Format : 14 x 15 cm) – Prix public : 15,00 €

Si votre librairie n'est pas en mesure de vous procurer ces ouvrages, n'hésitez pas à nous les demander par simple courrier accompagné de votre règlement par chèque à l'ordre de l'Amourier éditions (déduire 10 % si vous êtes un adhérent à l'Association des Amis de l'Amourier) et nous vous adressons votre commande franco de port sous 48 heures.

L'AMOURIER éditions

223 Route du Col St Roch  
06390 COARAZE

Ulysse est hâbleur, macho, truqueur, combinard – un peu parrain mafioso, non? Parcours, obstacles, la vie comme un long voyage, il est possible de s'identifier à lui dans le symbolique. Au quotidien, ce n'est guère mon idéal. Si enfants nous avons tous rêvé être fils du roi d'un pays des fées ou du pétrole, moi j'étais plus du côté des fées que des faits. La correction a été rude; et n'est sans doute pas terminée.

**Alain Freixe:** Ce roman présente à mes yeux au moins quatre caractéristiques.

La première est celle du brouillage des voix narratives. Ces voix, comme les temps, se mêlent dans la tête de l'auteur – confusion des voix, confusion des temps (temps du mythe, temps de l'histoire, temps de la mémoire personnelle toujours lacunaire) – celui-ci parfois relève la tête: "je voudrais, moi, l'auteur, dire que je parle" mais Laërte revient: "je suis toujours Laërte, le narrateur", "(...) à moins que ce ne soit Homère divaguant". À quelles fins ce brouillage?

**Marcel Alocco:** Brouillage? Ou l'inverse? Je me "débrouille" comme je peux. Je ne suis que l'auteur de l'auteur. Laërte est l'auteur en titre, c'est toujours lui qui parle. Il imagine ce que Pénélope ou le paysan d'Hissarlik pourraient dire. La fiction autorise des oppositions fécondes qu'en un "Journal" on lirait contradictions. Confusion des voix ou division d'une voix, translation des personnes dans le temps ou morcellement de la personnalité de l'auteur, il s'agit toujours de mettre en perspective, en volume, en trois dimensions. Pour moi, consciemment croiser trois plans d'écriture. La dimension symbolique, le sens littéral, et tout ce qui chemine dans l'obscur, implicite ou suggéré, voire... échappé. Disons qu'on pourrait entendre un lapsus dans chaque phrase. Ça boîte, le ça boîte...

**Alain Freixe:** La deuxième, Marcel, est celle qui te voit inclure sous forme de séquence de prose dans ce roman plusieurs poèmes publiés dans *La musique de la vie*. À titre d'exemple: le poème *Laërte (troisième)* du 17 mars 1999 se retrouve aux pages 113 et 114 ou encore le poème intitulé *Laërte (bis)* du 3 et 7 novembre 1998 se retrouve ici aux pages 155 à 157 – Autre brouillage? Comment vois-tu les rapports prose-poésie?

**Marcel Alocco:** Il s'agit d'une stratégie de nouages au début empirique, devenue... disons mieux contrôlée. On retrouve dans *La promenade niçoise* des poèmes venus de *La musique de la vie* ou de proses ou poèmes antérieurs et parfois un fragment répété dans deux chapitres différents. Dans *Laërte*, de courtes inclusions de *La promenade*, et d'*Au présent dans le texte* écrit en 1965, et que réédite ce mois-ci les éditions Méliis. D'où Laërte daté à la fin 1965-2000. Avec ces rituels de reprises ou répétitions, j'installe mon écriture comme un



seul texte continu que la trivialité matérielle de l'édition fragmente. Ma voix dans le poème, quand elle sera prêtée à Laërte ou à Pénélope n'aura pas les mêmes connotations. Un texte, un peu modifié tout de même – un mot ici ou là et introduction d'une ponctuation qui remet l'écriture du poème au rythme du contexte en prose – peut changer complètement de statut et de sens. Dans *L'Enfer* de Dante, l'insignifiant ou insensé "Raphel maí amècche zabí almi" prend force et sens d'être proféré par le géant Nemrod qui conçut la Tour de Babel. Laërte c'est aussi toujours moi... comme l'autre était selon les moments et enjeux, une Emma Flaubert ou un Gustave Bovary. Mais Laërte, qui se pense parfois à la deuxième personne et se tutoie, c'est toi aussi, Alain. Il t'accuse aussi, puisque tu es un peu Homère ou l'un de ses innombrables complices – un lecteur, quoi... coupable d'interpréter!

**Alain Freixe:** La troisième est celle de la composition de ce roman. De son bâti. 24 chapitres donc. Autant de fragments tous pourvus d'un titre et précédés d'un texte en caractère gras qui leur donne couleur, timbre et ton. Si je m'aventurais à dire qu'il les coud afin qu'ils tiennent et que donc ce roman se trouve construit comme un "fragment du patchwork", tu me suivrais?

**Marcel Alocco:** 24 chapitres comme les 24 chants de l'Iliade ou de l'Odyssée dans la version classique. L'introduction joue un peu le rôle du chœur. Plus extérieur, synthétique, moins personnalisé – on ne sait pas qui parle, c'est la voix off. Celle d'un hypothétique auteur. Sartre aurait dit le romancier qui comme François Mauriac se prend pour Dieu. Bien sûr, tout le texte est de l'auteur, mais l'un des thèmes du livre est de savoir qui est l'auteur, qui parle derrière l'auteur apparent ou qui a pris la parole devant... Qui assume la terrible responsabilité de l'auteur: "Un seul coupable,

un seul bourreau, William du tranchant de sa plume. Pire que Iago, pire qu'Othello et pire que le bourreau de la Tour de Londres" Shakespeare ici condamné pour l'assassinat de Juliette et de Roméo. Il y a dans l'écriture un inextricable mélange de tragique et de dérisoire.

Qu'il y ait dans mes constructions un processus volontaire de fragmentation et dé-fragmentation d'un monde apparemment décousu, c'est évident... Mais je n'ai guère mis que quarante ans pour en prendre conscience. Mettre un ordre lisible dans le désordre obscur de la nature, ce n'est après tout que le processus de l'humanisation que nous appelons aujourd'hui culture...

**Alain Freixe:** La quatrième est celle de son trajet puisque marche il y a. On marche sur les bords d'une île dont on fait et refait le tour – Je note que revient comme un leitmotiv la prière du narrateur: " encore un tour de mon île... encore un tour ". En quête d'une issue. D'une sortie. Alors le chapitre 24 finit par retrouver le premier. Et comme pas dans traces anciennes, ces répétitions aux pages 169-170 des pages 7-8 par exemple: " je vois (...) tandis que le jour paraît sur l'île que Laërte abandonne (...) Je suis encore Laërte, je ne suis plus, j'étais, et maintenant Homère peut déclamer et me dire, juge par contumace toujours, sans témoins de préférence, ainsi car la littérature (...)" . L'immobilité guette. La mort approche. Que peut la littérature quand " le livre est (...) écrit ", murs de pages griffés de traces noires? Ces remparts protecteurs sont-ils suffisants contre la mort?

**Marcel Alocco:** Laërte parcourt une fois encore, sur le bord, le tour de son " il ". En équilibre sur le fil du rasoir tout est à rejouer peut-être. Tenter une fois encore avec deux dés le 13 miraculeux: L'écriture nécessaire et jamais suffisante. Une des lectures possibles. Les mots, fuyants comme le sel à saisir dans la mer à pleines mains. Objectivité impossible. La balance ne sera juste, peut-être, qu'en notre absence. J'écrivais naïvement, je ne sais où, il y a longtemps: " Je veux seulement un peu comprendre ". Modestie de l'expression, mais ambition démesurée, non? Dans *Laërte*: " La fiction, ce présent que tu t'offres à toi-même " qu'on pourrait inverser en " Le présent, cette fiction..." Et puis " le monde est vaste et l'écriture minuscule." Face à la mort, " du parti d'Homère ", j'écris pour laisser " un message qui soit un peu plus que je ne fus..."

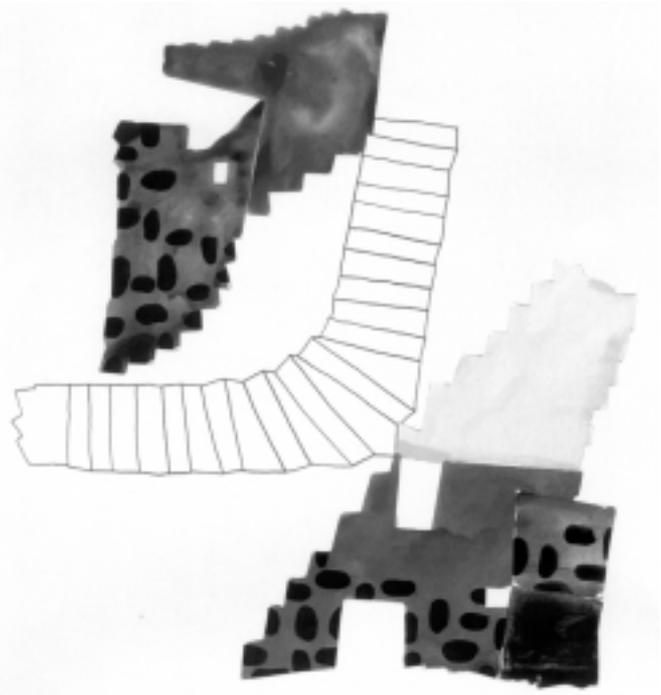
**Alain Freixe:** Dans ton texte *Fragments, avec des cheveux* (cf. *Alocco, Itinéraire 1952-2002*), tu affirmes: " Je suis du parti d'Homère ". Du parti " de ceux qui tricotent toujours quelque chose qui dans ses mailles tente de retenir ce qui s'agite dans le continu des flots ". Du parti du symbolique contre le vraisemblable toujours un peu mortifère. Pourtant, tu ne l'épargnes guère, ce " poète de cour ", " ce scribe maladroit ", comme tu dis lorsque tu prends la voix de Pénélope ou quand à travers celle

du paysan d'Hissarlik tu dénonces celui qui " efface les plis (...) comptabilise les morts. Chiffre la banalité des guerres ". Alors?

**Marcel Alocco:** Tenons compte que Pénélope et le paysan d'Hissarlik parlent dans la colère. Homère n'est qu'un homme, aveugle, qui construit à tâtons; un homme courtisan qui vise sa place près du plat et du feu. Grâce à son texte, Ulysse mais aussi Pénélope, Télémaque, Circé, Calypso, Nausicaa, Laërte lui-même et d'autres, sont vivants et peuvent parler... contre lui, parfois. Être du parti d'Homère, c'est être aux côtés de Pénélope vingt ans livrée à la solitude dans son Palais-prison. Et, en l'absence d'Homère condamné à voir par-delà son aveuglement, qui pourrait dire comment elle a vécu l'absence d'Ulysse? Seules dans l'intimité de la reine les servantes auraient pu révéler, qu'on s'empresse de pendre... Reste Laërte, partagé par son double emploi de père et de témoin extérieur, qui compte pour rien puisque seul Homère a la parole. Mais un poète dit toujours bien plus que la lettre de son texte...

**Alain Freixe:** Pour terminer – et tu reconnaîtras là tes propres mots – figure-toi que j'en ai entendu un feuilletant ton livre lâcher ces mots: " Encore un tour d'Alocco, comment se fier aux poètes? ". Que lui répondrait Laërte? Ou Homère? Ou l'Auteur?

**Marcel Alocco:** Encore un tour d'île, d'" il " ? Peut-on s'empêcher d'apporter sa petite pierre, avec la vanité de vouloir la poser au sommet du cairn? Ne pas se fier aux poètes, lire les yeux ouverts, et aussi en aveugle. Voir, comme Laërte/Homère, " l'univers qui lentement pivote appuyé sur mon crâne ouvert à tous horizons " .



## L'AUTRE CÔTÉ DU MONDE

Olympia Alberti, Éditions L'Amourier.

Olympia Alberti ou la gratitude charnelle de l'écriture.

D'emblée le texte d'Olympia Alberti se situe dans l'émerveillement. Non pas dans une jouissance donnée qui ne demanderait qu'à être saisie mais dans une rupture cultivée se présentant comme une lutte obstinée pour le bonheur. Ce texte s'inscrit dans l'aptitude solaire à l'échancrure, à l'épanouissement.

*Ma vie n'est faite que d'amour.  
De tout le reste elle est défaite.*

Dynamique clairement définie ici ; qu'en soient donc acceptées la portée et l'ampleur. Le mystère a beau être éternel, il n'en est pas moins actif : est-il d'autres instants susceptibles de s'accorder aux courbes de la mémoire que ceux qui se forment dans la ligne des hanches, dans la transparence de la peau et par la pulsion des lèvres gorgées d'appétits ? Ce mystère suspendu dans le vecteur des siècles travaille nos corps et les somme d'aller vers de nouvelles conquêtes, vers des victoires éphémèrement installées dans l'ordre des mots.

Car il est un devoir de bonheur, de rayonnement comme il existe des cultures du malheur. Dans les textes d'Olympia Alberti, se perçoit l'obligation faite aux mots d'accepter la lumière, l'échange, de les transmettre. L'écriture s'ouvre donc comme le corps ; la force des mots fait que ce qui pourrait être blessure ou entaille, devient offrande, lèvres livrées et acceptation du sel ainsi déposé par la caresse, la langue de l'autre.

*Impression d'être rouée de bonheur entre ses lèvres,  
blottie, plus nue que le ciel.*

La nudité ainsi donnée lave de toute contraction qui dirait une honte désormais incongrue, contre-nature parce que s'opposant au bonheur de l'offrande. S'abolit de la sorte la domination vulgaire, s'effacent les images figées qui pétrifient les corps. Seules dominent la rencontre, la naissance avec l'autre, par l'autre. Le texte est ainsi porté aux rives de l'étrangeté profonde au grand jour enfin révélée :

*Les yeux fermés, éternité rejointe, et ressac du vertige :  
j'avais cette immensité en moi, je l'avais oublié.*

Rôdent pourtant les peurs, les ruptures. Au cœur du texte :

*Au cœur d'un été de silence, alors qu'un amour me préparait ses fastes comme une sécrétion, la mort nous toucha de son aile oubliée. Le noir ensevelit la mer, la lumière, les chants – une confiance immémoriale d'enfant fut perdue.*

L'amour, la mort certes, mais se nouant ici en des voies incertaines, inattendues. Et la fulgurance de l'union pourrait tout remettre en cause, notamment le soleil du plaisir bien-faisant. Tant il est vrai que les frontières sont minces, et que sous la chair gît l'os du néant

*Il y avait du marbre dans cette peau de femme, de la tombe peut-être*

À l'écriture donc de vaincre la tentation de l'abandon, à l'écriture qui est mouvement par nature de forer le vide, pour accéder aux formes du soleil et à la dynamique du

désir. Par elle se fera légitime cette pulsion pétrie de mystère et de lumière qui transmet la vie :

*Je remets mon désir aux forces divines, je l'interroge  
– lui demande réponse.*

*Pourquoi faire durer cet instant éternel ? Tout est si vulnérable. Semble-t-il.*

*Que dans toute vie l'amour soit présent, qu'il soit présence, et pas seulement de l'autre côté du monde.*

Ainsi se créent des textes de prière associant la plénitude du partage et l'intensité du plaisir.

Yves Ughes

## TANDIS QU'IL SERAIT SANS PARFUM

Ludovic Bablon, Éditions L'Amourier.

*Perfection* est le premier livre de Ludovic Bablon édité par l'Amourier. La coopération se poursuit aujourd'hui avec ce deuxième titre à l'écriture toujours surprenante qui attise l'affect et invite la réflexion. Ce nouveau livre se compose de plusieurs blocs de formes différentes mais qui rebondissent entre eux.

Évangile final : la colère

Évangile de Jésus selon Jésus où l'humain enfin est et sera selon sa propre grâce.

Belle pénétration de tournures évangéliques par des jets de réalités passées ou présentes (provoquant parfois un sourire d'ange) engendrant peut-être ou peut-être pas un espoir.

Écriture fluide comme sortie d'une source inconnue qui se heurte et éclate parfois en postillons acides

Apaisante et consolatrice

Déluge, nous sommes dans le déluge, une vague énorme ou un marteau qui assène son pavé et cette question : quand cela va-t-il finir ? Quand sortirons-nous la tête ? Car le remous des mots nous tire sans cesse vers leur musique et leurs scintillements d'écailles. Nous tenons car nous respirons la langue qui entrechoque ses échos apaisants et consoleurs. En fin de compte, une force nous a transportés

Écrit du monde flottant

C'est une mosaïque dont on sent bien l'ampleur mais l'ensemble s'efface au profit de l'élément et on voit bien que tel élément a un rapport avec tel autre mais on ne sait pas comment et pourtant... sans tête ni queue et pourtant il y a un bovin au milieu qui se prend pour un nuage sans parfum. On ne sait pas où ça casse mais ça casse où ça coule.

Proses tristes

Voilà, je cherche à dire et ne me vient que l'attrait des images et tout d'un coup m'apparaît Rimbaud pourquoi ? Est-ce la tournure particulière des phrases ? Le ton ? La couleur et le brouillard ? La musique douce et acerbe ?

Lettre au Seigneur de mon angoisse

Les sources sont d'une violence extrême souvent et c'est pourtant les mêmes molécules qui font la douceur des lacs. Lorsqu'un plein se dévide la souffrance de remplir prend forme. Cela peut être la forme d'une angoisse et la page alors est d'un grand calme bercée en ses rives de quelques blanches respirations.

Martin Miguel

## De la toile et quoi d'autre ? De la toile et des mots, un maillage possible

On le perçoit dès les premiers pas : le site est accueillant, ses pages s'offrent au regard comme des plages de sérénité ; on comprend très vite qu'en ce lieu rien n'est dû au hasard et que l'aspect technique n'y est pas gratuit. Tout semble avoir été conçu en fonction de soucis éthiques et esthétiques.

Les textes s'y présentent en caractères bleus sur fond blanc ; à l'évidence cette option crée les conditions d'une excellente lisibilité mais on se rend rapidement compte que la forme même dit quelque chose : le bleu, l'azur qui président à la mise en page ne relèvent pas de la simple technicité, un souffle les anime qui vient de plus loin, de plus haut : Le bleu ne fait pas de bruit. C'est une couleur timide, sans arrière-pensée, présage ni projet, qui ne se jette pas brusquement sur le regard comme le jaune ou le rouge, mais qui l'attire à soi, l'apprivoise peu à peu, le laisse venir sans le presser, de sorte qu'en elle il s'enfonce et se noie sans se rendre compte de rien. Il est donc des lieux où l'esprit trouve la forme de sa réalisation. L'exploration dès lors peut être amorcée, et le lecteur se sent profondément respecté en ces pages à la fois exigeantes et claires.

La vertu de la voûte est d'accueillir dans la limpidité de l'instant, et d'inviter à l'élévation.

Les termes présentés en sommaire peuvent surprendre, notamment cette expression qui semblerait presque hors norme : Pages lyriques. La modernité, on le sait, travaille dans la mécanique, la cassure, le distancié. Comment peut-on encore oser un terme très XIX<sup>e</sup> faisant allusion à l'expansion démesurée du moi ? Là est la force de J-M Maulpoix, il se situe hors des catégories figées et nous invite à saisir le mystère de l'écriture dans sa totalité, loin des écoles paralysantes et des formules accomplies. L'auteur est discret sur son action, mais ceux qui suivent son travail savent que chez lui la définition péremptoire n'a pas droit de cité, car il sait risquer son art, le mettre en contact avec la réalité, parfois avec les réalités les plus rugueuses. Ce n'est pas par hasard que l'un de ses textes se trouve par ailleurs en ouverture d'un ensemble intitulé *L'Envie des mots*. Il s'articule sur un travail d'écriture réalisé par des détenus de la division pénitentiaire d'Aquitaine. Oui le lyrisme peut encore animer, quand il se met en contact avec le réel, il n'a pas à rougir car il permet le débordement : L'écriture met en mouvement. J'ajouterais une autre idée à celle d'illimité ou de virtualité, pour dire que la forme d'atteinte de soi que l'écriture autorise débord largement la simple expression de soi, la simple identification de soi. Là encore, il faut faire un sort à un ancien cliché ou à une idée première, un peu primaire qui vient tout de suite à l'esprit : quand on parle de l'écriture on dit qu'on va écrire pour s'exprimer et parvenir à se dire, et ce serait l'essentiel. (...) Il y a autre chose qui se joue là, qui est justement le fait de se déborder soi-même, de sortir de cette espèce d'individu contraint par sa propre histoire que chacun est, pour atteindre à une dimension d'impersonnalité.

Avec le Basilic N° 10, nous avons créé une rubrique consacrée aux sites amis, ceux qui animent sur la toile une défense de la poésie et de la littérature.

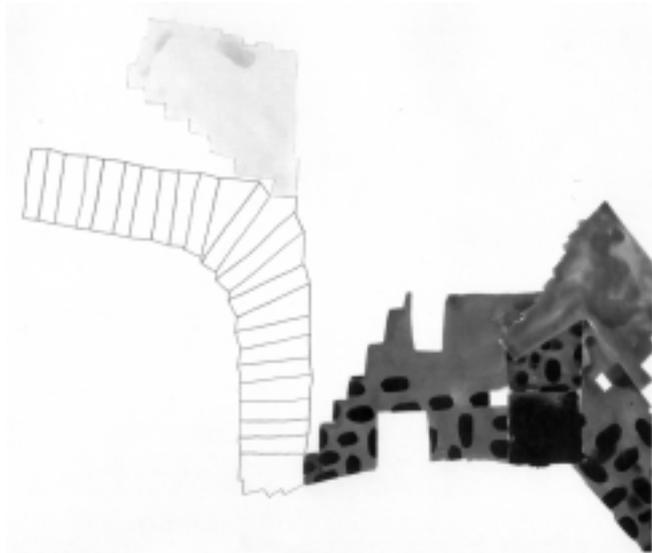
Dans ce numéro, nous proposons un détour par J-M Maulpoix et Cie. [www.maulpoix.net](http://www.maulpoix.net)

Dans cette cohérence d'approche se mettent en place les données essentielles de ce lieu de rencontre et d'échanges qui déborde le seul nom de son animateur dans son titre même : **Jean-Michel Maulpoix & Cie**. Cette aventure met en œuvre nombre de réseaux, elle est faite d'exigence, de remises en cause et d'approfondissements. L'écriture y est saisie dans sa complexité. Des points d'appui certes, Mallarmé, Baudelaire et Michaux, mais qui se font ici points de passage invitant à ces départs qui cultivent l'attrait et le trouble.

*Oh! Que l'homme est la source de ce qu'il cherche* affirme Mallarmé, fort de cette direction, le lecteur peut se mettre en quête de lui-même, en tentant de faire reculer le hasard. Car l'essentiel se situe là, ne pas parler pour parler, mais donner à lire, à dire pour que chacun puisse, dans la mesure du possible, trouver le chemin qui mène à soi. Installé dans la complexité de la vie, dans les méandres du langage, ce site donne accès à l'intelligence. Fatalement perplexe, le poète établit des points de circulation entre l'émotion et la réflexion, il s'efface ici pour laisser émerger la silhouette d'un auteur proche, s'investit là pour détruire les fausses évidences. On circule en permanence en un faisceau d'intensités limpides. Telle réflexion sur la ville change notre approche de la modernité – de fait, la ville que nous connaissons n'a plus grand-chose à voir avec celle de Baudelaire – telle autre page nous engage à découvrir 120 poètes d'aujourd'hui. Et parce que le langage ne saurait demeurer prisonnier de lui-même, le voici s'ouvrant aux arts, aux voyages, aux revues, dans un foisonnement apaisé. Les langues éclatent également, les données circulent entre la France et l'Italie, et réciproquement. Et les traductions abondent, rendant le lieu sonore et multicolore.

Chemin faisant, on tombe ainsi sur des pierres qui rayonnent, accrochant le regard et marquant les pages d'une force qui demeure : la poésie s'occupe d'autre chose, que le réel étrangle, et auquel elle veut rendre voix. Cet " autre chose " palpité en elle, dût-elle finir par en reconnaître l'impossibilité. Loin de fuir vers l'Azur, d'entretenir la nostalgie des dieux ou de se complaire parmi les songes et les mensonges, elle cherche, elle examine, elle proteste, elle réclame, elle cite toutes choses à comparaître dans la langue qu'elle travaille. L'instinct lyrique mobilise cet effort qui en elle vise à articuler le dedans et le dehors, le réel et le subjectif, ou le possible et l'impossible. De cela, elle prend la mesure, et se garde bien de conclure.

Yves Ughes



**Rappel:** Cette rubrique entend faire connaître quelques-uns des livres que publient les maisons d'édition qui s'efforcent d'offrir à leurs productions l'avenir qu'elles méritent.

### Éditions Tarabuste

Voilà plus de 16 ans que les éditions Tarabuste à partir de la rue du Fort à Saint-Benoît-du-sault dans l'Indre (36170) publient une quinzaine de livres par an. On les reconnaît : ils sont presque tous blancs, tous cousus pur fil, accompagnés du travail d'artistes aussi divers que Daniel Dezeuze, John Davies, Mohamed Kacimi, François Morellet, Philippe Cognée, etc. Daniel Meskache et Claudine Martin, chevilles ouvrières des éditions Tarabuste, expliquent dans un entretien mené par Emmanuel Laugier (Matricules des Angés, N° 39, juillet-août 2002) comment ils ont créé cet atelier de fabrication du livre apprenant, peu à peu, à maîtriser toutes les techniques jusqu'à celles des relations avec les libraires, les bibliothèques... Le catalogue est varié. À côté d'auteurs confirmés comme Calaferte, James Sacré, Pascal Commère, tant d'autres, on y rencontre aussi des ami(e)s : Maryline Desbiolles, Joëlle Basso, Marcel Migozzi...

Je voudrais aujourd'hui dire quelques mots sur le dernier livre d'Antoine Emaz, *Ras*. C'est un fidèle des Tarabuste(s). Depuis le début, il leur confie ses livres, le plus souvent des encres de Daniel Meskache accompagnent ses textes. C'est ici le cas.

*Ras*, On ne saurait mieux dire. *Ras*, ces trois lettres, ce mot définit parfaitement la poésie d'Antoine Emaz. *Ras*, c'est-à-dire peu mais pas rien. Une poésie de lichen. De cet entre-deux algue et champignon, elle hérite la discrétion et l'obstination. À durer. Par tous les temps. Quand bien même. Et malgré tout. Poésie à ras de terre. À ras de mots, serrée sur ce que c'est que d'être là, las et seul, crispé sur un non où puiser une énergie farouche à attendre la fin de "ce qui ne cesse/d'en finir de finir" avec autour, contre ces voix à ras de quotidien qu'on ne peut pas ne pas entendre. Entrelacées au plus ras, ces sections disent que "dans le peu", on peut "trouver encore" à pousser. À passer. À poursuivre "comme on peut". Et que si "on n'est pas forcément heureux (...) au moins on est calme". Poésie fraternelle qui dit "à demain", de manière tendre et têtue. Comme une poignée de main. Signalons pour terminer que Tarabuste publie une fois par an la revue littéraire et artistique, *Triages*. Dernier numéro paru, le N° 14, en juillet 2002.

Alain Freixe

## Fête des Amouriers

Quelque part en Minervois, à Trausse au milieu des vignes, un mûrier se dresse comme une relique solitaire. Mûrier, en occitan, se dit "amourier". C'est là, le 24 août, que nous avons fêté, sous le signe de l'homonymie, la rencontre d'un viticulteur habité par la poésie, Luc Lapeyre, et d'un éditeur amateur de très bon vin, Jean Princivalle.

Le cru de l'un et de l'autre porte ce beau nom de "L'Amourier".

Ils se sont découverts par hasard grâce à la curiosité gourmande de Marie-Jo Freixe – grande lectrice des éditions L'Amourier – ayant repéré la bouteille du même nom – et de plus, habillée d'une étiquette à la graphie livresque! – dans une épicerie fine de Carcassonne. À 400 km de distance, ces deux poètes du goût ont fait choix de cette nomination pour les mêmes raisons : ils sont installés tous deux sur un terroir complanté jadis de mûriers destinés à l'élevage des vers à soie.

Le 24 août donc, midi sonnait quand nous avons commencé une dégustation verticale des différents millésimes depuis la cuvée 2000 jusqu'à celle de 1993... Invités à exprimer le ressenti de nos sens, en quête des petites différences, nous sommes allés à tâtons dans les mots pour une balade en œnologie : "saveur de bois? Tanin? Fruits rouges? Parfum de miel? De ventre de lièvre? Aspect de la robe? De la cuisse?" D'un geste léger trois doigts levant le pied du verre, la main s'adonne au mouvement délicat de rotation et montent les effluves qui vont rapidement délier les langues.

S'en est suivie une lecture des éditions présentes : En occitan par Alan Rouch de l'*Institut d'Études Occitanes*, suivi par Martine Delort de *L'Atelier du Gué*, par Serge Bonnery du *Centre Joë Bousquet et son temps* puis par les auteurs de *L'Amourier* avec Alain Freixe, Yves Ughes et Jean Princivalle.

Comme la fête était aux saveurs, Luc Lapeyre avait invité aussi Daniel Pocchiola producteur, à Contes (dans les Alpes Maritimes), d'huile d'olive et autres produits dérivés de la drupe noire. Dégustation fut faite (petits croûtons de pain mouillés légèrement dans les huiles) et là encore découverte d'un nouveau vocable : Savez-vous ce qu'est l'ardence d'une l'huile? Je vous laisse imaginer... Un très bon cassoulet a clos cette visite au Pays de Minerve et rendez-vous fut pris pour le samedi 7 juin, à Coaraze, pour la traditionnelle soupe au pistou arrosée comme d'habitude de bonnes lectures et de bons vins... des deux Amouriers.

Bernadette Griot

### Les éditions L'AMOURIER

seront présentes au Salon du livre de **Mouans-Sartoux**  
les 4, 5 et 6 octobre 2002 avec ses auteurs :  
Marcel Alocco, Olympia Alberti, Alain Freixe,  
Jean-Jacques Laurent, Juliette Jolivet, Patrick Joquel,  
Raphaël Monticelli, M.C. Raygot, C.J. Sandher, Yves Ughes

### ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER

pour la défense et la diffusion de l'édition parallèle

223, route du Col St Roch – 06390 COARAZE  
Tél. : 04 93 79 32 85 Fax : 04 93 79 36 65

Association régie par la loi de 1901. Siret 419 916 101 00019  
soutenue par la Direction Régionale des Affaires Culturelles